

## Petite revue de philosophie

# L'idée de science chez Freud : ruptures, ambivalence et regrets

Georges-André Tessier

---

Volume 9, numéro 2, printemps 1988

Autour de James Hillman

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103206ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103206ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Tessier, G.-A. (1988). L'idée de science chez Freud : ruptures, ambivalence et regrets. *Petite revue de philosophie*, 9(2), 135-154.

<https://doi.org/10.7202/1103206ar>

**L'idée de science chez Freud :  
ruptures, ambivalence et regrets**

Georges-André Tessier

*Psychologue  
à l'Hôpital Saint-François d'Assise de La Sarre*

Dès les premiers travaux de Freud, la théorie psychanalytique a fait l'objet d'une critique farouche dans certains milieux scientifiques<sup>1</sup>. La nature et la cible de cette critique ont cependant considérablement changé au cours du siècle. La première constatation qu'il est permis de faire est que la critique, à l'origine, portait principalement sur les découvertes quant à leur objet d'étude, tandis qu'aujourd'hui, elle porte principalement sur la validité scientifique de la méthode de recherche à travers laquelle l'objet est étudié.

## Critique des découvertes

Les historiens de la psychanalyse<sup>2</sup> font état, en effet, de l'hostilité explicite des contemporains de

1. Voir à ce sujet : E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, PUF, t. I, 1953, t. II, 1955; E. Kris, Introduction à *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956; Marthe Robert, *La révolution psychanalytique*, Paris, Payot, 1964.

2. Voir Sigmund Freud, «Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique» dans *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1914), Paris, Payot, p. 69-115. Id., *Ma vie et la psychanalyse* (1925), Paris, Gallimard, E. Jones, *op. cit.*, t. I; E. Kris, *op. cit.*

Freud à l'endroit de ses découvertes sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses et le développement infantile. Cette situation a progressivement changé puisque Bertrand Pontalis<sup>3</sup>, dès 1956, constate que «l'époque héroïque est bien révolue», qu'il n'y a «plus personne» pour contester en bloc les découvertes freudiennes et que, «même chez les prudents jésuites, on accueille Freud les bras ouverts». Cette assertion de Pontalis, tout à fait exacte en ce qui regarde les découvertes de la psychanalyse, mérite d'être nuancée lorsque l'on considère les critiques formelles qui s'adressent aux fondements méthodologiques de ces découvertes. Ces critiques sont devenues non seulement plus actives, mais de plus en plus spécifiques.

### **Critique de la méthode**

Au départ, la critique de la méthode de recherche psychanalytique était mal dégagée de la critique des découvertes. Jones<sup>4</sup> montre, par exemple, que les arguments opposés à la psychanalyse au Congrès de Baden Baden (1906) se résumaient essentiellement à dire que la psychanalyse devait être fausse puisque ses conclusions étaient immorales... De cet état initial, la critique formelle s'est ensuite progressivement dégagée sous l'impulsion de divers courants philosophiques.

Plusieurs écoles de pensée ont cherché à développer des critères permettant de départager les savoirs «scientifiques» des autres formes de discours ontologiques. Ce sont ces critères qui ont bien sou-

3. *Après Freud*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1971.

4. *Op. cit.*, t. I.

vent servis de rationalisation (ou de prétexte) à un effort pour discréditer les découvertes freudiennes. C'est chez les positivistes et les néopositivistes que l'on rencontre le plus fréquemment des démonstrations visant à invalider la psychanalyse. Les positivistes ne sont cependant pas les seuls à limiter leurs recherches épistémologiques à la formulation d'un critère de validité que l'on utilise ensuite sèchement, dans l'élaboration d'une méthode de recherche ou comme critère de censure des savoirs établis. De nombreuses écoles de pensée, particulièrement les épistémologues marxistes, ont parfois réduit leurs efforts à ce simple but.

Il nous faut ici remarquer que toute tentative de critique d'un savoir scientifique renvoie nécessairement au problème du critère de scientificité. Or, le problème de la validité est si complexe, et les philosophes sont si divisés sur cette question, que la formulation de la moindre généralité peut faire l'objet d'un débat interminable.

## **Contre-argumentation**

L'éventail impressionnant des définitions de la science ayant cours chez les psychanalystes montre que ces derniers ne se distinguent pas de leurs détracteurs par plus d'unanimité. Comme le remarquent Bouchard et Guérette<sup>5</sup>, les réactions des psychanalystes vis-à-vis des critiques méthodologiques sont aussi variées et contradictoires que celles des écoles philosophiques concurrentes. Observons cependant, pour notre part, qu'on peut dégager globalement trois

5. *Fondements épistémologiques de la pratique en psychiatrie et en psychologie : Une introduction*, Université de Montréal, 1985.

moments dans la contre-argumentation des psychanalystes.

### *Premier temps*

Au début du siècle, disions-nous, la *critique de la méthode de recherche* de la psychanalyse se confondait avec la *critique du contenu des découvertes*. C'est donc tout naturellement à des «résistances» psychologiques aux découvertes de la psychanalyse que Freud et ses premiers disciples ont voulu subsumer les reproches méthodologiques qui leur étaient adressés. Le commentaire de Freud, à ce propos, dans «Contribution à l'Histoire du Mouvement Psychanalytique», résume bien l'argument majeur de la défense freudienne.

[...] s'il est exact, me suis-je dit, que les faits refoulés dont j'ai découvert l'existence ne peuvent parvenir à la conscience du malade, parce que des résistances affectives s'y opposent, il doit être non moins exact que des résistances analogues se manifestent également chez l'homme sain, toutes les fois où on veut le mettre en présence de faits que, pour une raison ou une autre, il a cru devoir refouler de sa conscience. Il cherche, sans doute, à justifier cette aversion essentiellement affective par des raisons intellectuelles. Cela n'est pas fait pour nous étonner, puisque nous retrouvons le même effort de rationalisation chez l'homme malade, qui se sert des mêmes arguments [...]»<sup>6</sup>.

Freud a probablement raison d'associer les critiques qui lui étaient adressées à des résistances psychologiques, mais il nous faut également admettre qu'il se faisait ainsi la partie belle. En analysant les

6. *Cinq leçons sur la psychanalyse*, p. 92.

résistances de ses contemporains, Freud se situait dans un métadiscours et donnait à la psychanalyse la position d'une épistémologie générale. La valeur des concepts analytiques en épistémologie générale est reconnue par d'éminents épistémologues (Bachelard, Habermas et autres), mais leur utilisation à des fins polémiques est irrecevable pour deux raisons. Premièrement, parce qu'en analysant les oppositions à la psychanalyse par la psychanalyse, Freud s'enfermait dans une argumentation circulaire. Deuxièmement, elle est irrecevable parce que la découverte de motifs inconscients dans une critique ou un modèle scientifique ne peut nullement en contredire la valeur empirique ou logique. Ce premier argument est pourtant encore très largement répandu dans les publications psychanalytiques<sup>7</sup>.

### *Deuxième temps*

Le développement d'une critique plus spécifique de la méthode a ensuite conduit les psychanalystes (Freud compris) à devenir eux-mêmes plus spécifiques. Dans cette seconde phase, les arguments ont même visé directement des critères de validité spécifique. C'est ici que l'on voit les modèles se diversifier. L'orientation générale de leurs recherches divise les auteurs en deux groupes : l'un, préoccupé de montrer ce que la psychanalyse a de commun avec la tradition scientifique (ou un critère de scientificité particulier),

7. Voir N. Walker, «A new Copernicus?» in *Psychoanalysis and Scientific Thought*, Chicago, Nelson-Hall, 1956, p. 35-42; McGuire, Introduction et notes de *Freud et Jung, Correspondance I et II*, Paris, Gallimard, 1975; Rapaport & Shakow, «Darwin and Freud»: A comparison of receptions» in *Psychoanalysis and Scientific Thought*, Chicago, Nelson-Hall, 1977, p. 43-64; «Conclusion» in *Ibid.*, p. 391-403; C. Chiland, *Les écoles psychanalytiques*, Paris, Tchou, 1981.

l'autre, cherchant plutôt à montrer ce qu'il y a de distinct et d'original dans la méthode freudienne.

Les auteurs appartenant au premier groupe ont fait reposer leurs arguments sur des notions très diverses et parfois très ambiguës de la science, chacun essayant de détourner au profit de la psychanalyse l'une ou l'autre de ces définitions. Ici, les auteurs ne se sont pas montrés plus fidèles à l'épistémologie freudienne qu'aux critères de validité auxquels ils cherchaient à répondre, déformant l'une et les autres pour faire entrer (de force, si nécessaire) la psychanalyse dans la définition d'une science.

Le plus souvent, ces auteurs cherchent à démontrer l'enracinement de Freud dans la tradition scientifique de son époque. Kris<sup>8</sup> évoque, à cette fin, la formation académique de Freud. Jones<sup>9</sup> remarque l'attachement de ce dernier aux idéaux de la «société berlinoise de physique». Marthe Robert<sup>10</sup>, elle, se contente de souligner le grand respect qu'avait Freud pour la «propriété intellectuelle» des hypothèses émises par ses prédécesseurs. Quant à Paul-Laurent Assoun<sup>11</sup>, il réussit un véritable tour de force : il montre que la métapsychologie freudienne, en décrivant les phénomènes mentaux à travers les points de vue dynamique, structural et économique répond au même idéal d'intelligibilité physico-chimique que la physique mécanique où les phénomènes sont regroupés sous leurs rapports dynamique, cinétique et énergétique.

8. *Op. cit.*

9. *Op. cit.*, t. I.

10. *Op. cit.*

11. «Les fondements philosophiques de la psychanalyse» dans *Histoire de la psychanalyse*, t. I, Paris, Hachette, 1982, p. 65-96.

Les auteurs plus sensibles à la philosophie se sont, pour leur part, attachés à des critères de validité spécifiques. Pour Fénichel<sup>12</sup> et Frank, les bases «empiriques» de la psychanalyse et le souci de cette dernière à établir des «lois générales» lui font répondre aux fondements du positivisme logique. Pour Muldworf<sup>13</sup>, le point de vue dynamique que la psychanalyse défend la rend compatible avec le matérialisme-dialectique. Guntrip<sup>14</sup>, de manière ambivalente, affirme à la fois, que le critère de «falsifiabilité» de Poppers est un mauvais critère de validité et, que de toute façon, la psychanalyse le supporterait. Will<sup>15</sup> se défend du même critère de Poppers en évoquant la scientificité de la psychanalyse suivant le modèle de Bhaskar<sup>16</sup>. Finalement, comme le remarquent Bouchard et Guérette<sup>17</sup>, le développement de la théorie kuhnienne sur le fonctionnement «paradigmatique» des «sciences normales<sup>18</sup>» a servi de prétexte à un nouvel effort pour prouver l'appartenance de la psychanalyse aux sciences dites «normales» (notamment : Mudjeeb-Ur-Rahman<sup>19</sup>).

12. *La théorie psychanalytique des névroses*, Paris PUF, 1945.

13. *Freud*, Paris, Éditeurs français réunis, 1976.

14. «Psychoanalysis and some scientific and philosophical critics» in *Journal of Medical Psychology*, 1972, n° 51, p. 207.

15. «Psychoanalysis as a human science» in *British Journal of Medical Psychology*, 1980, n° 53, p. 201.

16. *Ibid.*

17. *Op. cit.*

18. T. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1970.

19. «The Freudian Paradigm» in *Psychoanalysis and Scientific Thought*, Chicago, Nelson-Hall, p. 3-20.

Le second courant, plus près de la réalité, établit le caractère scientifique de la psychanalyse à partir de ce qu'elle a de divergent avec certaines pratiques traditionnelles des sciences. Selon ces auteurs, Freud se serait dégagé d'un carcan méthodologique non approprié à son objet<sup>20</sup> en mettant au point un procédé original propre à mettre à jour des faits inédits<sup>21</sup>. Mudjeeb-Ur-Rahman va plus loin en affirmant que la psychanalyse constitue pour ces raisons une «révolution épistémologique». Selon cet auteur, Freud n'est pas seulement révolutionnaire dans sa façon de concevoir le processus par lequel la science parvient à connaître son objet. Freud, tout comme Albert Einstein, aurait eu le mérite de reconnaître le rôle positif de la spéculation et les limites de la quantification dans le processus de la découverte.

### *Troisième temps*

La troisième étape, plus récente, consiste, pour les psychanalystes, à admettre que le statut scientifique de la psychanalyse pose des problèmes. Fona-gy<sup>22</sup>, à ce chapitre, relève dans la littérature deux sources de critiques internes : on reproche à la psychanalyse, d'une part, la faiblesse de ses bases empiriques et, d'autre part, l'ambiguïté et l'anthropomorphisme de sa terminologie. Deux caractères qui, nous le verrons, constituent justement l'originalité de l'épistémologie freudienne. Le travail de ces auteurs consiste alors à apporter des propositions pour amé-

20. Voir O. Fénichel, *op. cit.*; L. Horwitz, «Theory construction and validation» in *Psychoanalysis and Scientific Thought*, Chicago, Nelson-Hall, 1977, p. 123-146.

21. Voir E. Jones, *op. cit.*, t. I.

22. «The Integration of Psychoanalysis and Experimental Science : A Review in *Int. Rev. Psycho-Analysis*, 1982, n° 9, p. 125.

liorer le statut scientifique de la psychanalyse en transformant la méthode de cueillette des données et d'inférences pour qu'elle soit plus conforme à un certain «idéal» méthodologique, sans pour autant perdre la substance précieuse des découvertes déjà acquises.

À notre avis, cette tendance révèle la colonisation croissante des psychanalystes par des modèles et des idéaux qui leurs sont étrangers. Selon Fonagy, le travail de transformation n'est pas parvenu à son but. Nous ajouterons que cet échec est des plus heureux car l'emprunt d'une méthode étrangère ne saurait en aucune façon aider la psychanalyse à clarifier ou à améliorer son statut scientifique. De plus, l'emploi d'une méthode de recherche étrangère, inappropriée à l'objet de la psychanalyse, hypothèquerait lourdement les possibilités d'un développement ultérieur de sa théorie. C'est l'erreur qui a été commise dans plusieurs secteurs de la psychologie. Après avoir emprunté les méthodes des sciences de la nature<sup>23</sup>, ces secteurs auraient vu leurs démarches minées par un «cancer méthodologique» qui étouffe toute productivité. Plusieurs auteurs<sup>24</sup> souhaiteraient d'ailleurs voir la psychologie s'émanciper définitivement de cette attitude mimétique.

23. Voir L.G. Rorer & T. A. Widiger, «Personality Structure and Assessment» in *Annual Review of Psychology*, California, Annual Reviews, Inc., 1983, p. 431-463.

24. S. Koch, «The nature and limits of psychological knowledge» in *American Psychologist*, vol. 36, p. 257-269; P. T. Manicas & P. F. Secord, «Implications for Psychology of the New Philosophy of Science» in *American Psychologist*, avril 1983, p. 399-413; J. R. Royce, «Psychology is Multi-méthodological Variate, Epistemic, World view, Systemic, Paradigmatic, Theoretic and Disciplinary» in *Nebraska Symposium on Motivation*, London, University of Nebraska Press, 1976, p. 1-64 et Id., «Phylosophic Issues, division 24 and the Future» in *American Psychology*, n° 37, p. 258-266.

Faut-il que les psychanalystes sautent du problème d'une épistémologie et d'une méthode imprécise, à celui d'une méthode inadéquate? Non! Bien sûr! Il existe une troisième piste pleine de promesses; celle de développer et formaliser une épistémologie et une méthode à partir de la pratique réelle de cette science. Cette solution est avantageuse non seulement pour la psychanalyse, mais pour l'ensemble des débats épistémologiques. Serge Robert<sup>25</sup> remarque, en effet, que ce sont bien souvent les épistémologies internes aux sciences qui réussissent à mettre en branle des révolutions scientifiques importantes et propres à ébranler la théorie épistémologique générale. C'est sur cette piste que le présent texte veut s'engager.

## **Idee de science chez Freud**

Notre souci n'est pas ici de dégager l'épistémologie freudienne dans son ensemble. Ce travail a déjà été amorcé par Assoun<sup>26</sup>. Notre souci est plutôt d'en dégager certains caractères originaux et spécifiques. Le fait que la psychanalyse ait prêté flanc à un effort d'invalidation de son statut scientifique vient de la conception originale que Freud se faisait de la science et non de ce qu'il partageait avec ses contemporains.

Comme le remarque Assoun, la conception freudienne de la science se dégage principalement du discours ontologique de ce dernier, comme un ensemble de principes sous-jacents au système de re-

25. *Les révolutions du savoir : théorie générale des ruptures épistémologiques*, Montréal, Le Préambule, 1978.

26. *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Paris, Payot, 1981; Id., «Les fondements philosophiques de la psychanalyse» dans *op. cit.*, p. 65-96.

présentations qu'il développe pour rendre compte du fonctionnement psychique. Mais nous ajouterons que cette conception s'exprime aussi, plus explicitement, à travers un discours épistémologique que Freud éparpille dans ses textes théoriques et sa correspondance.

Globalement, Freud croit qu'on juge d'une méthode de recherche à sa capacité de mettre en lumière des faits nouveaux, et qu'on juge de la valeur d'un modèle théorique à sa capacité d'expliquer les faits mis en lumière par la méthode<sup>27</sup>.

Ces deux principes, en apparence très compatibles avec un idéal élevé de la rigueur scientifique, prennent une signification particulière pour Freud qui le mettra en rupture avec la pensée dominante de son époque.

## Ruptures

Retenons deux points de rupture qui semblent avoir une plus grande incidence.

La première rupture s'observe dans le choix des matériaux empiriques. Dans l'étude des troubles mentaux, le «physiologisme» étroit des contemporains allemands de Freud les obligeait à restreindre leur analyse aux seuls substrats physiologiques de l'esprit<sup>28</sup>. Cette règle ne souffrait d'exception que lorsque les phénomènes impliqués pouvaient faire l'objet d'une

27. Voir Sigmund Freud, *L'intérêt de la psychanalyse* (1913), Paris, Retz; Id., «Pour introduire le Narcissisme» dans *La vie sexuelle* (1914), Paris, PUF, p. 209-218; Id., *Introduction à la psychanalyse* (1917), Paris, Payot.

28. Voir Sigmund Freud, «L'étiologie de l'hystérie» dans *Névrose, Psychose et Perversion* (1896), Paris, PUF, p. 83-112; Id., «Esquisse d'une psychologie scientifique» dans *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF; E. Kris, *op. cit.*

étude quantitative. Or, les matériaux cliniques de Freud ne sont ni physiologiques ni quantifiables, et les modèles qu'il développe pour les expliquer gardent l'empreinte de ces matériaux.

Freud était parfaitement conscient de cette rupture lorsqu'il affirme dans «L'étiologie de l'hystérie» :

Celui qui est résolument hostile à la conception psychologique de l'hystérie, qui ne veut pas abandonner l'espoir qu'on arrivera un jour, à ramener ces symptômes à des «subtiles altérations anatomiques» et qui se refuse à examiner l'idée que les fondements matériels des altérations hystériques devraient être identiques à ceux de nos processus mentaux normaux, celui-là n'aura évidemment aucune confiance à accorder aux résultats de nos analyses<sup>29</sup>.

Nous retrouvons ici, ce que nous appelons le *pari méthodologique freudien* : accepter de perdre la sécurité des matériaux tangibles et «mathématisables» pour avoir accès à toute une nouvelle catégorie de faits empiriques (rêves, actes manqués) négligés par ses confrères.

Dans l'analyse des troubles mentaux, ce pari méthodologique a été gagné dans la mesure où il a permis à la psychanalyse de reconnaître et d'expliquer des phénomènes là où la stérilité des méthodes trop rigides n'avait pas permis d'avancer. C'est du moins ce qu'affirme Freud en 1913 :

On assignait ces phénomènes — dans la mesure où ils ne restaient pas inaperçus comme les actes manqués, en général — à la pathologie, et on s'efforçait à leur donner une explication *physiologique* qui, à l'heure qu'il est, n'a été satisfaisante dans aucun

29. *Névrose, Psychose et Perversion*, p. 95.

cas. Par contre, la psychanalyse est parvenue à démontrer que toutes ces choses pouvaient être rendues intelligibles par des suppositions de nature purement psychologique et rangées dans l'enchaînement du devenir psychique connu de nous<sup>30</sup>.

La seconde rupture épistémologique tient dans la reconnaissance du rôle des concepts indéfinis en science. Selon Freud<sup>31</sup>, entre l'étape descriptive et les modèles explicatifs plus finis, la science transite nécessairement à travers des étapes d'un travail inférentiel où les chercheurs regroupent les observations autour «d'idées abstraites» souffrant «nécessairement d'un certain degré d'indétermination<sup>32</sup>».

J'ai souvent entendu exprimer avec mépris l'opinion qu'on ne pouvait avoir aucune considération pour une science dont les concepts dominants étaient aussi imprécis que ceux de libido et d'instinct dans la psychanalyse. Mais à la base d'un tel reproche, gît une parfaite méconnaissance de l'état des choses. Des concepts fondamentaux clairs et des définitions précises en leurs contours, ne sont possibles dans les sciences de l'esprit, qu'autant que celles-ci veulent faire entrer un ordre de fait dans les cadres d'un système intellectuel créé de toute pièce. Dans les sciences naturelles, dont la psychologie fait partie, une telle clarté dans les concepts dominants est de trop, voire impossible<sup>33</sup>.

30. *L'intérêt de la psychanalyse*, p. 54-55.

31. Voir *La vie sexuelle*, p. 209-218; «Pulsions et destins des Pulsions» dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952, p. 12-44; *Introduction à la psychanalyse*; *Ma vie et la psychanalyse*.

32. Sigmund Freud, *Métapsychologie*, p. 11-12.

33. Id., *Ma vie et la psychanalyse*, p. 90-91.

La rupture n'est pas aussi soulignée que dans le premier cas, parce que, comme Freud le remarque dans «Pulsions et leurs destins», les concepts indéfinis ont toujours joué un rôle dans le développement des sciences physiques.

Comme l'exemple de la physique l'enseigne de manière éclatante, même les «concepts fondamentaux» qui ont été fixés dans des définitions, voient leur contenu constamment modifié<sup>34</sup>.

La rupture tient ici beaucoup plus dans la reconnaissance du phénomène que dans son utilisation à des fins de recherche.

## **Ambivalence et regrets**

Ces deux ruptures n'allaient pas sans entraîner avec elles une série de problèmes dont Freud était parfaitement conscient et qui suscitaient chez lui certaines réserves face à ses propres choix méthodologiques.

Si la rupture relative au type de matériaux empiriques donnait à Freud, d'une part, accès à tout un nouveau groupe de faits empiriques jusque-là négligés, elle le plaçait, d'autre part, devant la difficulté de mettre en relation son processus inférentiel avec les matériaux sur lesquels il était fondé. Freud, prisonnier de cette difficulté, témoigne souvent dans sa correspondance du sentiment de frustration qu'il lui faisait vivre.

[...] si seulement nous arrivions à faire comprendre à nos adversaires que c'est des expériences que nous tirons nos conclusions — d'expériences que d'autres, je le veux bien, peuvent essayer d'interpréter

34. *Métapsychologie*, p. 12.

autrement —, que nous ne les tirons pas de dessous notre bonnet, que nous ne trouvons pas toutes prêtes sur notre bureau [...]»<sup>35</sup>.

Même les histoires de cas ne donnaient pas, selon lui, l'impression d'un profond enracinement empirique qu'il aurait voulu faire naître chez ses lecteurs.

Je m'interdis de donner des exemples à l'appui de cette thèse. L'expérience m'a montré que de brèves analyses, condensées sous forme d'extrait, ne peuvent jamais apporter l'effet de conviction que l'on en attendait<sup>36</sup>.

Plus fondamentalement, c'est dans la formation épistémologique et méthodologique de Freud qu'il faut chercher les racines de cette ambivalence. Freud est l'héritier de deux écoles de pensées contradictoires. D'abord, la tradition «allemande», celle des recherches de laboratoire, des coupes anatomiques, celle de la méthode expérimentale. Une tradition qui prenait un caractère particulièrement rigide dans la «société berlinoise de physique» de Brücke, où Freud avait fait le «serment» de ne considérer comme forces agissantes au sein de l'organisme, que les facteurs physico-chimiques. Ensuite, une certaine tradition française, où l'étude des troubles mentaux se fait par la mise en relation de l'anamnèse du patient avec la description clinique de ses troubles. C'est bien cette opposition entre écoles que l'on rencontre dans les extraits cités plus haut, à l'intérieur desquels Freud oppose les explications physiologiques et psychologiques.

35. Freud à Pfister, 12 juillet 1909.

36. Sigmund Freud, «Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité» dans *Névrose, Psychose et Perversion* (1908), Paris, PUF.

Initialement, Freud avait cherché à faire la synthèse de ces deux approches en tentant de ramener les phénomènes psychologiques à leurs fondements neurologiques. «L'esquisse d'une psychologie scientifique» est le meilleur exemple de cet effort.

Toutefois, la fécondité de la méthode clinique dans l'explication des troubles mentaux et la difficulté insurmontable d'en rendre compte neurologiquement ont fait glisser définitivement Freud du côté de la recherche clinique.

Ce tournant, qui constitue le début de la psychanalyse comme méthode de recherche, ne s'est pas fait simplement. Freud a toujours conservé une conception moniste de l'être humain et a toujours maintenu l'espoir de ramener le psychologique à ses fondements biologiques. Selon Assoun<sup>37</sup>, cet espoir conduit Freud à concevoir la psychanalyse comme un espace scientifique transitoire, un ensemble de modèles métaphoriques provisoires attendant d'être complétés sinon remplacés par des explications neurologiques plus tangibles. Pour notre part, nous dirons que c'est tout au moins cet arrière-plan méthodologique «allemand» qui lui sert d'idéal d'intelligibilité scientifique lorsqu'il formule des regrets relatifs au peu d'effet de conviction que produisent ses propres démonstrations. C'est encore une fois cet arrière-plan méthodologique qui inspire à Freud de la gratitude envers Jung, plusieurs années après leur rupture, pour avoir apporté une «confirmation expérimentale» à plusieurs concepts psychanalytiques.

Nous comprenons mieux ici la difficulté pour les psychanalystes à expliquer quelle est la conception

37. Voir *Introduction à l'épistémologie freudienne*.

épistémologique sous-jacente à leurs démarches scientifiques. Chez Freud lui-même, la formulation des conditions de possibilité du savoir est imprégnée d'items appartenant à des discours philosophiques et méthodologiques contradictoires.

Si l'épistémologie freudienne existe bien, elle est plutôt intuitive, mal formalisée et difficile à dégager dans sa spécificité. Nous reconnaissons malgré tout un item important autour duquel tout semble s'organiser. Considérons-le.

\* \* \*

Freud identifie adéquatément l'origine véritable de ces problèmes méthodologiques. C'est l'objet d'étude qui, selon lui, impose les contraintes aux chercheurs et non un quelconque «a priori» épistémologique<sup>38</sup>. Or, voilà bien ici que l'objet de la psychanalyse se dérobe aux méthodes conventionnelles de laboratoire auxquelles Freud était habitué.

Je suis encore étonné de voir que les histoires de malade que j'écris, se lisent comme des nouvelles et manquent, pour ainsi dire, du cachet sérieux de la science. Je me console en me disant que c'est vraisemblablement la nature même du sujet plutôt que mon propre choix qui est responsable de cet état de chose<sup>39</sup>.

C'est ici que réside l'essence de l'idée de science chez Freud. Au-delà de son idéal méthodologique hérité de la tradition allemande, au-delà de son

38. Voir Sigmund Freud, *Étude sur l'hystérie* (1899), Paris, PUF; Id., «Pulsions et destins des Pulsions».

39. *Étude sur l'hystérie*.

ambivalence et de ses regrets, c'est à la seule dictature de l'objet que Freud se soumet dans l'élaboration de sa méthode. Or, pour l'étude de l'esprit, il n'y a pas de méthode toute faite, pas de schème expérimental possible, pas de coupe anatomique, pas même de variables à quantifier. Mais cet objet, — les phénomènes qu'observent les psychanalystes — existe bien et Freud l'étudie. Plutôt que de renoncer à son objet au profit d'une certaine méthode, c'est à cette méthode qu'il renonce au profit de son objet.

L'effort de Freud consiste, dès lors, à développer une méthode nouvelle pour rendre intelligible des phénomènes qui se dérobent constamment à l'approche objective conventionnelle. Freud, il est vrai, procède à tâton. Il forge un appareil conceptuel aussi ambigu que son objet et qui ne se précise qu'avec la confrontation progressive aux faits cliniques. La psychanalyse s'y développe comme une série d'approximations cherchant à rendre compte d'un nombre croissant d'observations au prix de quelques retours, détours et de quelques contradictions. Le détail de cette méthode de recherche qui se confond avec la méthode thérapeutique psychanalytique est des plus instructives. Elle montre le génie de Freud dans son effort pour isoler les variables en dehors d'une manipulation expérimentale *in vitro*. Mais ces détails débordent déjà le but du présent texte.

## **Conclusion**

Nous avons d'abord montré la variété des conceptions de la science véhiculée par les psychanalystes et leur incapacité à formuler un discours cohérent sur les conditions de possibilité du savoir scientifique.

Nous sommes parvenus, ensuite, à montrer que l'ambiguïté de l'épistémologie psychanalytique a son origine dans l'ambivalence philosophique et méthodologique de Freud. Les textes freudiens laissent transpirer des formations épistémologiques contradictoires qui le préparaient mal à étudier une nouvelle catégorie de phénomènes. Aussi, l'épistémologie freudienne se développe-t-elle d'une manière intuitive comme une épistémologie «interne» et spécifique à son objet.

Nous avons finalement montré que le fondement de l'épistémologie freudienne repose sur le principe d'une subordination des méthodes de recherche aux contraintes de l'objet d'étude. Ce principe constitue à la fois sa force et sa faiblesse : sa force, parce qu'il a permis de développer le plus complet des modèles du fonctionnement de l'appareil psychique; sa faiblesse, parce que le contour particulier des phénomènes considérés, n'autorisait pas l'utilisation de techniques d'investigation hautement objectives. La psychanalyse prête donc flanc à la critique d'inquisiteurs en mal de preuves «expérimentales».

S'il nous apparaît souhaitable de chercher à formaliser l'épistémologie psychanalytique, c'est sur la base de ce principe que l'effort nous semble devoir s'effectuer. S'il nous apparaît également convenable de standardiser la méthode d'investigation, c'est en regard de l'objet propre à la psychanalyse que cette structuration nous semble devoir s'organiser.

Emprunter des méthodes étrangères, développées à travers l'étude d'objets différents, apparaît comme une forme de mimétisme infantile et dangereux.